



PESTES E EPIDEMIAS

ESTUDOS
INTERDISCIPLINARES
EM HUMANIDADES

Coordenadores: Joaquim Pinheiro | Samuel Mateus | Mario Franco

lúmus

PESTES E EPIDEMIAS

ESTUDOS
INTERDISCIPLINARES
EM HUMANIDADES

Coordenadores: Joaquim Pinheiro | Samuel Mateus | Mario Franco



TÍTULO

Pestes e Epidemias: Estudos Interdisciplinares em Humanidades

COORDENAÇÃO

Joaquim Pinheiro, Samuel Mateus & Mario Franco

FILIAÇÃO INSTITUCIONAL DOS COORDENADORES:

Universidade da Madeira, Faculdade de Artes e Humanidades

ASSISTENTES EDITORIAIS

Adriana Teixeira, Ana Carina Figueira e Cátia Gouveia

ILUSTRAÇÃO DA CAPA

Marco Câmara | Gabinete de Comunicação e Marketing da Universidade da Madeira

© Edições Húmus, Lda e Autores, 2022

Apartado 7081

4764-908 Ribeirão – V.N. Famalicão

Telef. 926 375 305

humus@humus.com.pt

ISBN

978-989-755-754-5

DOI

<https://doi.org/10.34640/universidademadeira2022pinheiromateusfranco>

IMPRESSÃO

Papelmunde, SMG, Lda. – V.N. Famalicão

1.ª edição: Maio de 2022

Depósito Legal:

498121/22

Nota de edição

Nos textos em Língua Portuguesa, os Coordenadores do Volume respeitaram a ortografia seguida pelos Autores.

Todos os textos que integram este Volume foram submetidos a arbitragem científica

COMISSÃO CIENTÍFICA DO VOLUME

Adélio Fernando Abreu, Universidade Católica Portuguesa

Alda Portugal, Universidade da Madeira

Ana Isabel Buescu, Universidade Nova de Lisboa

Ana Isabel Moniz, Universidade da Madeira

Andréa Maia, Universidade Federal do Rio de Janeiro

Catarina Rodrigues, Universidade dos Açores

Cristina Santos Pinheiro, Universidade da Madeira

Daniel Tércio Guimarães, Universidade de Lisboa

Eunice Ribeiro, Universidade do Minho

Gianfranco Ferraro, Instituto de Filosofia da Nova

Gisela Gonçalves, Universidade da Beira Interior

Ivo Furtado, Universidade da Madeira

Joaquim Paulo Serra, Universidade da Beira Interior

José Manuel Sobral, Instituto de Ciências Sociais da Universidade de Lisboa

Luísa Maria Paolinelli, Universidade da Madeira

Maria Cristina Almeida e Cunha, Universidade do Porto

Maria Filomena Andrade, Universidade Aberta

Paulo Osório, Universidade da Beira Interior

Rodrigo Gomes, Universidade de Coimbra

Vera Amorim, Instituto Politécnico de Lisboa

índice

- 9 Introdução
 Joaquim Pinheiro, Samuel Mateus, Mario Franco
- 13 Descrições da peste na historiografia bizantina dos séculos XIV e XV
 Rui Carlos Fonseca
- 27 A vulgarização do léxico da peste após a Peste Negra como testemunho
 de memória: o caso do Entre-Douro-e-Minho (Portugal)
 André Filipe Oliveira da Silva
- 49 Peste, castigo e misericórdia no Funchal quinhentista:
 São Tiago Menor, padroeiro e rogador a Deus pelo povo da cidade
 Nelson Veríssimo
- 61 “Evitar que o mal não padeça mais avante” – O Regimento da Saúde
 de D. João III e a experiência italiana de saúde pública
 Edite Martins Alberto, Joana Balsa de Pinho
- 77 A Portuguese Treatise on the Plague:
 João Curvo Semedo’s *Tratado da Peste*
 Gabriel A. F. Silva
- 91 Cólera e Carnaval em Porto Alegre (RS/Brasil)
 na segunda metade do século XIX
 Caroline P. Leal
- 107 Santos: porto do café e das epidemias -
 experiências, cotidiano e imigração
 Maria Izilda Santos de Matos, Bruno Bortoloto do Carmo
- 125 “Subsistências”: Carências e açambarcamentos alimentares durante
 a pneumónica de 1918 sob o olhar de um periódico local
 Guida Cândido
- 139 Les récits de la peste comme mode de connaissance,
 de mémoire et d’identification
 Chantal Louchet
- 155 Um Diário convertido em crónicas e um Jornal em forma de romance:
 as narrativas de pestilências de Daniel Defoe (1722) e Gonçalo M.
 Tavares (2020)
 Ana Isabel Correia Martins

- 171 Paisagens pandêmicas na literatura:
não-fruição da paisagem sob estado sanitário de exceção
Fabiano Dalla Bona, Carolina de Castro Wanderley
- 179 O Fenómeno Semiológico das Máscaras em Contexto Pandêmico
Sara Inês Rodrigues Gaspar, Eduardo José Marcos Camilo, Rafaela Norogrande
- 195 As “Bexigas Negras” e os Museus Históricos
Rosa Henriques de Gouveia, Teresa Ferreira, Lina Carvalho, Carlos Robalo Cordeiro
- 203 Pessoas e organizações no quotidiano pandêmico:
uma construção social da realidade?
Pedro Eduardo Oliveira Ribeiro
- 219 O paradigma da peste: Índices de ruptura em situações de calamidade
Rodrigo Barros Gewehr
- 237 O *Ethos* patético e as campanhas de publicidade
“Thank you” durante a pandemia de SARS-COV-2
Samuel Mateus

« Tout le monde sait que les pestes ont une façon de se reproduire dans le monde, mais d'une manière ou d'une autre, nous avons du mal à croire en celles qui nous tombent sur la tête à cause d'un ciel bleu. Il y a eu autant de fléaux que de guerres dans l'histoire, mais toujours des fléaux et les guerres prennent les gens également par surprise ».

Albert Camus, *La Peste*

Les récits de la peste comme mode de connaissance, de mémoire et d'identification

CHANTAL LOUCHET*

Résumé

La pandémie actuelle de la Covid-19 qui touche l'Humanité soulève bien des interrogations ; elle nous fait penser à la peste. A quoi servent les récits de la peste en temps de pandémie ? La littérature constitue un moyen privilégié pour connaître cette épidémie mortifère, son apparition, ses symptômes, les mesures prises pour la combattre, ses conséquences humaines, économiques et sociales. La peste est une maladie qui hante notre mémoire collective, surtout aujourd'hui. C'est à travers le regard et le témoignage d'auteurs qui ont pris la plume à ce sujet que le lecteur saisit cette angoisse face à l'imprévisibilité de la maladie. Cette identification informationnelle l'incite à aller plus loin dans ses réflexions, à appréhender les dimensions symboliques de la peste, à savoir historique, religieuse et métaphysique. La littérature offre des récits éclairant la crise actuelle par un appui sur des épidémies passées (réelles ou fictives) ; les voix des narrateurs parviennent jusqu'au lecteur contemporain et font écho au drame du coronavirus.

Mots-Clefs : Littérature, Peste, Connaissance, Mémoire, Identification.

Abstract

The current Covid-19 pandemic affecting humanity raises many questions; it reminds us of the plague. What is the purpose of plague narratives in times of pandemic? Literature is a privileged source of information about this deadly epidemic, its onset, its symptoms, the measures taken to fight it, as well as its human, economic and social consequences. The plague is a disease that haunts our collective memory, especially today.

* Universidade Católica Portuguesa
chantalouchet@ucp.pt

It is through the eyes and testimonies of authors who have written about this subject that the reader grasps this anguish in the face of the unpredictability of the disease. This informational identification encourages the reader to go further in his reflections, to apprehend the symbolic dimensions of the plague, namely historical, religious and metaphysical. Literature offers narratives that shed light on the current crisis by drawing on past epidemics (real or fictional); the voices of the narrators reach the contemporary reader and echo the drama of the coronavirus.

Keywords: Literature, Plague, Knowledge, Memory, Identification.

Introduction

La pandémie d'aujourd'hui nous replonge dans des épisodes historiques marquants au cours des siècles passés : la peste, le choléra, la grippe espagnole étant parmi les plus effrayantes maladies infectieuses de l'Histoire provoquent la mort d'un très grand nombre de personnes. Ces événements ne furent pas sans écho dans la littérature française. S'intéresser à la pandémie d'aujourd'hui nous conduit à évoquer des épidémies plus anciennes. C'est pour cette raison que nous vous proposons, à partir d'un *corpus* sélectif, d'étudier la construction de narratives sur le thème de la peste. Dans cette perspective de recherche, les récits sont recueillis comme un témoignage significatif au service d'un objet de connaissance qui est celui du chercheur ou du simple lecteur.

A travers une lecture croisée de quatre oeuvres, *La Peste* d'Albert Camus (1947), *Les Pestiférés* de Marcel Pagnol (1977, 1^{ère} éd.), *Peste et Choléra* de Patrick Deville (2012), *Demain les chats* de Bernard Werber (2016), nous allons baser notre réflexion sur la représentation que la littérature française donne de la peste ; l'acte narratif est vu comme une structuration de l'expérience de la maladie ; racontée par un narrateur «témoin», la maladie, mise ainsi en intrigue, met l'accent sur l'agir humain à travers cette épreuve difficile : faire face à la maladie et à la mort, aux mesures pour la combattre et à ses conséquences économiques et sociales. La littérature apporte un éclairage qui vise à replacer l'homme au centre des interrogations élargissant ainsi l'interprétation du fléau à ses dimensions symboliques, à savoir historique, religieuse et métaphysique.

I. Choix du corpus

La question du corpus est essentielle ; nous avons choisi quatre oeuvres contemporaines d'auteurs français représentatives du thème de la peste. Ce corpus, non exhaustif, a été construit en fonction des objectifs de la recherche : mettre des textes en relation puisqu'ils abordent le même thème ; balayant uniquement une production d'auteurs français (d'où la restriction de ce corpus) ; apportant ainsi un point de vue délimité à un environnement littéraire d'un pays spécifique. Il existe en effet d'autres oeuvres abordant ce thème mais ils ne sont pas d'auteurs français. Pour reprendre les

mots de Dominique Maingueneau, rappelons que tout «discours est contextualisé» (Maingueneau, 2009, p. 46).

II. Fonction testimoniale du narrateur

Pour Barthes et Todorov, il n'y a pas de récit sans narrateur ; le narrateur est celui qui raconte, il expose des faits vrais ou présentés comme tels. Dans *La Peste* d'Albert Camus, le narrateur ne dévoile son identité qu'à la fin du roman. Il explique qu'il tire ses informations de sources diverses, de son témoignage personnel (ce qui affirme qu'il est aussi l'un des personnages), du témoignage des autres ainsi que de manuscrits. A la fin, le lecteur apprendra finalement que le narrateur est le docteur Rieux en personne. Il présente son récit comme une chronique, c'est-à-dire un recueil de faits historiques présentés de forme chronologique dans laquelle il fait «œuvre d'historien» (Camus, 1947, p. 15), de «témoin objectif» (Camus, 1947, p. 347). C'est donc «un témoin de bonne volonté» (Camus, 1947, p. 347), un «témoin fidèle» (Camus, 1947, p. 348), «pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites» (Camus, 1947, p. 355). Marcel Pagnol place son récit de la peste de Marseille de 1720 dans la bouche de Monsieur Sylvain. Il base son récit sur «les chroniqueurs du temps» (Pagnol, 1988, p. 155) ; il s'agit donc de faits historiques racontés en guise de témoignage. Dans *Peste et Choléra*, le narrateur est assimilé directement à l'auteur lui-même, Patrick Deville, se donnant le rôle du «fantôme du futur sur les traces de Yersin», «un enquêteur, un scribe muni de son carnet à couverture en peau de taupe» (Deville, 2012, p. 17). Celui-ci «suit Yersin comme son ombre» (Deville, 2012, p. 210). Il témoigne de la vie d'Alexandre Yersin, le scientifique qui a découvert le bacille de la peste et inventé le vaccin contre cette maladie. Que cherche ce fantôme du futur ? Le sens historique dans la vie des personnages pour qu'ils ne soient pas oubliés de l'Histoire, se basant sur une documentation authentique (archives de l'Institut Pasteur et lettres personnelles). Dans *Demain les chats* de Bernard Werber, c'est Bastet une chatte avide de comprendre le monde des humains et de communiquer avec eux, la narratrice. Avec Pythagore, un siamois de laboratoire appareillé pour se connecter aux ordinateurs, elle présente le monde actuel du point de vue des chats et propose une réflexion sur le terrorisme, la religion, la guerre et la peste. Nous y trouvons toujours cette nécessité de document-témoignage : «Pythagore a évoqué une solution pour résister au passage du temps. Un «livre» ? » (Werber, 2016, p. 342). Bastet poursuit :

[...] pour que mon esprit «prenne matière», il va me falloir dicter en rêve à Patricia tout ce qui s'est passé. Je lui raconterai l'histoire exactement comme je l'ai vue et comme je l'ai vécue, comme je l'ai perçue et ce que j'en ai déduit. (Werber, 2016, p. 342)

Cette déclaration invoque manifestement le témoignage. Pourquoi ? «Pour que d'autres puissent un jour savoir ce qui s'est réellement passé» (Werber, 2016, p. 342). Nous voyons par conséquent à travers ces quatre oeuvres la volonté de la part du narrateur de laisser une trace par écrit attestant la vérité de son histoire, le degré de précision de sa narration, sa certitude vis-à-vis des événements, ses sources d'informations. Le discours littéraire essaie par conséquence de transmettre un message au lecteur, message d'autant plus important aujourd'hui dans le contexte pandémique que nous vivons. Ces oeuvres invitent le lecteur à une certaine méditation face à l'impuissance humaine devant un phénomène qui est fatal. Elles le convient à une réflexion plus large sur la condition humaine. La littérature représente à cet égard un apport tout à fait pertinent. Selon Emile Zola, «la vérité est que les chefs d'oeuvre du roman contemporain en disent beaucoup plus long sur l'homme et sur la nature, que de graves ouvrages de philosophie, d'histoire et de critique» (Zola, 1968, p. 1240). De par sa fonction mémorielle et discursive, la littérature se fait exploration du réel. C'est ce que nous allons voir précisément dans la description que ces oeuvres font de la maladie.

III. La description de la maladie et de ses enjeux humains

III.A. La description de la maladie

Nous découvrons de manière très concrète et très vivante dans chacun des extraits les ravages de la peste, faisant de ces livres des témoignages particulièrement intéressants. La maladie se manifeste par un ensemble de signes et de symptômes au début pas tout à fait perceptibles. Maître Pancrace, médecin très estimé dans l'oeuvre de Marcel Pagnol, fait ainsi part de son inquiétude, peut-être injustifiée, comme s'il avait un mauvais pressentiment : en examinant les cadavres des trois porte-faix à l'infirmerie, il avait «vu certains bubons qui [lui avaient] laissé quelques doutes» (Pagnol, 1988, p. 161). Il s'agit avant tout d'une rumeur. Selon ce médecin, «la peste est une maladie fort insidieuse qui débute parfois à très petit bruit» (Pagnol, 1988, p. 185). La première description dans l'oeuvre de Camus ne mentionne en aucun cas la maladie, juste ses symptômes : le concierge «vomissant avec de grands arrachements une bile rosâtre (..) La température était à trente-neuf cinq, les ganglions du cou et les membres avaient gonflé, deux taches noirâtres s'élargissaient à son flanc. Il se plaignait maintenant d'une douleur intérieure» (Camus, 1947, p. 30). «Le concierge délirait (..) Les ganglions avaient encore grossi, durs et ligneux au toucher» (Camus, 1947, p. 31). Puis, subitement, «il est mort» (Camus, 1947, p. 32). On parle de fièvres inguinales, «une vingtaine de cas semblables en quelques jours. Presque tous avaient été mortels» (Camus, 1947, p. 41). Les descriptions camusiennes préliminaires donnent un effet de réel incontestable :

[...] un voisin du vieux malade se pressait sur les aines et vomissait au milieu du délire. Les ganglions étaient bien plus gros que ceux du concierge. L'un d'eux commençait à suppurer

et, bientôt, il s'ouvrit comme un mauvais fruit (..) Il fallait ouvrir les abcès (..) Deux coups de bistouri en croix et les ganglions déversaient une purée mêlée de sang. Les malades saignaient, écartelés. Mais des taches apparaissaient au ventre et aux jambes, un ganglion cessait de suppurer, puis se regonflait. La plupart du temps, le malade mourait, dans une odeur épouvantable. (Camus, 1947, p. 46)

Ce n'est qu'avec la multiplication des cas que l'on en vient à dire : «C'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste» (Camus, 1947, p. 47) même si «elle a disparu des pays tempérés depuis des années» (Camus, 1947, p. 47). Le verbe «sembler» ici est tout à fait léger face à la gravité de la situation. D'ailleurs, les autorités elles-mêmes tarderont à déclarer l'état de peste et à fermer la ville. Bernard Werber, quant à lui, indique clairement:

Comme ils n'ont pas su détecter les symptômes de la peste à temps et que les gens voyagent très vite grâce aux avions et aux trains, il y a déjà des milliers de morts un peu partout dans le monde. Le temps qu'ils essayent de mettre en place les procédures de quarantaine ou d'isolement des cas avérés, ceux-ci avaient déjà contaminé un nombre exponentiel de personnes. Si bien qu'il n'y a plus le moindre sanctuaire. La peste est déjà partout, dans toutes les grandes et moyennes villes de la planète. (Werber, 2016, p. 193)

Cela ne vous rappelle rien ? En lisant ces extraits, le lecteur pense d'emblée au coronavirus... Les oeuvres expriment d'une seule et même voix la contagion fulgurante de la maladie. La peur s'installe ; la mort guette. Tous les récits suggèrent l'extrême impétuosité de la maladie. Mais qu'est-ce que cette maladie ? D'après les recherches du docteur Pancrace, «la peste est une maladie cruelle que l'on ne guérit pas, qui se communique, et dont les vrais préservatifs sont la flamme et la fuite» (Pagnol, 1988, p. 177). En effet, en 1720, le vaccin contre la peste n'avait pas encore été découvert. La mort est certaine : «Devant la grande terreur en noir (..) Aucune thérapie. La peste est imprévisible et mortelle, contagieuse et irrationnelle. Elle sème la laideur et la mort, répand sur le monde le jus noir ou jaune des bubons qui percent sur les corps» (Deville, 2012, p. 119) ; «La Peste Noire, c'est la mort assurée pour le malade, et la mort possible pour ses voisins» (Pagnol, 1988, p. 188). Aucune échappatoire à la maladie avant 1900. La description crue de la maladie associée aux champs lexicaux de la peur et de la mort donne au lecteur l'impression que les récits décrivent le monde réel. De nombreux passages, apportant de minutieux détails, éclairent le lecteur quant à la dangerosité et à la gravité de la situation épidémique due à la prolifération des rats (ils participent à la large diffusion de la maladie) ou d'insectes, les puces notamment. Le lecteur est plongé littéralement, comme Alexandre Yersin le fut lui-même, dans «les premières visions d'enfer» (Deville, 2012, p. 121). La mort est partout : «des cadavres

de pestiférés dans les rues et dans les flaques, au milieu des jardins, à bord des jonques au mouillage» (Deville, 2012, p. 120) ;

[...] les morts étaient entassés pêle-mêle : on les avait jetés sur ces chariots, et quelquefois du haut d'une fenêtre... un bras pendant, une jambe se balançait au bord d'un plateau sans ridelle, près d'une tête renversée, le menton pointé vers le ciel et la bouche ouverte... Beaucoup étaient nus. (Pagnol, 1988, p. 174) ;

«par endroits, les cadavres humains ont été regroupés en tas. Cela forme des petites montagnes à peine plus hautes que les tas d'ordures» (Werber, 2016, p. 195). Visions épouvantables on ne peut plus réalistes néanmoins ; elles sont celles d'une épidémie que l'on ne maîtrise pas mais contre laquelle il faut lutter. Les récits font cet effort de mettre en forme le vécu de l'expérience, pour comprendre en quoi celle-ci est faite.

III.B. Les mesures préventives face à l'épidémie

Même si, d'après Bernard Werber, «il y aura toujours ces trois choix : combattre, fuir ou... ne rien faire» (Werber, 2016, p. 231), c'est le premier de ces choix le plus important. Il faut agir et prendre des mesures face à l'épidémie ; ces mesures sont généralement «rigoureuses», voire «impitoyables» ou «encore plus exceptionnelles». L'isolement est l'une des premières mesures à avoir été prise ; dans *Les Pestiférés*, la petite communauté de Maître Pancrace a pris un certain nombre de précautions : ne pas laisser sortir les enfants, aller en ville uniquement en cas de nécessité, aller chercher des provisions et nourritures puis prendre un bain d'eau vinaigrée à chaque retour dans la communauté. Ces mesures initiales se durcissent néanmoins avec l'évolution de la maladie : «discipline rigoureuse à partir d'aujourd'hui, personne ne sortira d'ici» (Pagnol, 1988, p. 178) car «il va falloir vivre comme des assiégés» (Pagnol, 1988, p. 179). «La vie des reclus s'organisa [donc] avec une rigueur presque militaire» (Pagnol, 1988, p. 192). Puis il y eut l'isolement dans l'isolement : «la fièvre la plus légère était suspecte, le moindre bobo paraissait promesse du bubon. On isolait aussitôt le malade dans une cave repeinte à neuf, et on le baignait de vinaigre comme un cornichon : il n'en sortait qu'au bout de trois jours» (Pagnol, 1988, p. 192). Dans *La Peste*, il est clair que «pour arrêter cette maladie (..) il fallait appliquer de graves mesures de prophylaxie prévues par la loi» (Camus, 1947, p. 63) : «la dératisation scientifique par injection de gaz toxiques ; la déclaration de cas diagnostiqués par le médecin et l'isolement de ces malades dans des salles spéciales de l'hôpital, la désinfection obligatoire de la chambre du malade et le véhicule de transport» (Camus, 1947, p. 67). On estimait cependant que ces mesures étaient insuffisantes : «il fallait élever contre l'épidémie une vraie barrière ou rien du tout» (Camus, 1947, p. 76). Des durcissements ont eu lieu, une intransigeance telle que «la déclaration obligatoire et l'isolement furent maintenus. Les maisons des malades devaient être

fermées et désinfectées, les proches soumis à une quarantaine de sécurité, les enterrements organisés par la ville (..)» (Camus, 1947, p. 78). Puis, «le ravitaillement fut limité et l'essence rationnée. On prescrivit même des économies d'électricité. Seuls, les produits indispensables parvinrent» (Camus, 1947, p. 97). Cela va jusqu'à la menace de peines de prison. Il fallait d'autre part «tuer les chiens et les chats qui auraient pu communiquer des puces» (Camus, 1947, p. 134). La situation était très grave. D'autres mesures surgirent : il a fallu «isoler certains quartiers particulièrement éprouvés et n'autoriser à en sortir que les hommes dont les services étaient indispensables» (Camus, 1947, p. 197). Un couvre-feu à partir de onze heures fut aussi institué et les veillées rituelles des enterrements interdites. La dissémination des signaux de perception de la peste permet au lecteur d'appréhender la maladie dans les textes, son évolution, ses drames, jusqu'où va-t-elle aller ? Y a-t-il une résolution ? Le désir de savoir est bien là. «Toute lecture est fondée sur la curiosité. Le lecteur, lorsqu'il ouvre le livre, est en quête de quelque chose» (Jouve, 1998, p. 90). Le lecteur en saisissant la pertinence des textes dont l'horizon de prévisibilité est d'emblée dessiné par les titres, participe d'une attitude réflexive ; c'est à lui que s'adressent ces témoignages qu'il va assurément mettre en parallèle avec la situation pandémique actuelle. Nous ne pouvons manquer de voir dans toutes ces mesures préventives instituées pour lutter contre la maladie une analogie directe avec les mesures sanitaires prises de nos jours. Comme dans les récits choisis, nous considérons aujourd'hui que «les mesures arrêtées étaient [cependant] insuffisantes» (Camus, 1947, p. 75). La mortalité est fulgurante : «La réalité, c'est qu'on jette les cadavres par les fenêtres, et que les trottoirs en sont encombrés (..) On n'enterre plus les morts, on les brûle, mais on n'arrive pas à les brûler tous» (Pagnol, 1988, p. 199). Solution extrême et inhumaine. Mêmes scènes atroces dans *Demain les chats* :

Soudain une camionnette apparaît sur la place et s'arrête au pied de la statue. Des humains en sortent dans des tenues orange fluorescentes avec des masques qui leur font une sorte de bec plat. Ce sont des combinaisons étanches, cela leur sert à se protéger de la peste. Ils se mettent ensuite à réunir en tas les corps des humains gisant sur la place. Puis versent de l'essence sur le monticule qui se transforme en brasier (..) ils brûlent les corps. (Werber, 2016, pp. 196-197)

Il n'y a que les flammes pour endiguer la peste. Même constatation dans *Peste et Choléra* : «On jette là des nattes à même le sol qu'on brûlera avec leur occupant. La mort survient en quelques jours» (Deville, 2012, p. 121). Parfois, ils vont même jusqu'à brûler aussi les maisons des pestiférés : ils «vident leur maison, entassent tout et brûlent, versent de la chaux et de l'acide sulfurique, élèvent des murs en brique rouge pour interdire l'accès des quartiers infestés» (Deville, 2012, pp. 120-121). Camus n'épargne pas non plus le lecteur avec des scènes similaires ; au début, ils enterrent

leurs morts «avec le maximum de rapidité et le minimum de risques» (Camus, 1947, p. 203), puis ils creusent «deux immenses fosses. Il y avait la fosse des hommes et celle des femmes (..) plus tard (..) on enterre pêle-mêle, les uns sur les autres, hommes et femmes, sans souci de décence» (Camus, 1947, p. 204) ; puis, n'ayant plus de places au cimetière, ce sera au tour du four crématoire et de «sa vapeur épaisse et nauséabonde» (Camus, 1947, p. 208). Ces descriptions littéraires, crues, voire même choquantes et inconvenantes, sont néanmoins un témoignage pour laisser un souvenir de la catastrophe ; l'écriture vise ici l'expression d'un vécu collectif pour que le souvenir des morts reste ! Cet art de conter que Walter Benjamin a si bien défini repose sur «la faculté d'échanger des expériences» (Benjamin, 1936, p. 115) même si celles-ci sont extrêmement difficiles. En donnant une certaine représentation de la maladie en soi, on en retrace son histoire, on fait appel à la mémoire, support de l'expérience qui sert de ce fait aussi de support à la connaissance : l'auteur «emprunte la matière de son récit à l'expérience (..) et ce qu'il raconte, à son tour, devient expérience en ceux qui [lisent] son histoire» (Benjamin, 1936, p. 121), mêlant ainsi aussi bien le narrateur que le lecteur. L'espace qu'ouvre l'écriture est essentiel pour dire, transmettre et interroger l'expérience de la peste. Avant qu'Alexandre Yersin n'en découvre le vaccin (cf. Deville), on utilisait le vinaigre des Quatre Voleurs. Puis, «Yersin est le premier homme à observer le bacille de la peste» (Deville, 2012, p. 123). Le fantôme du futur relate de forme très précise et à l'appui des Archives de l'institut Pasteur le travail et les découvertes d'Alexandre Yersin : «Il tente d'atténuer la virulence du bacille afin d'obtenir d'un côté un vaccin et de l'autre un sérum antipesteux» (Deville, 2012, p. 137). Après avoir immunisé la souris, le cobaye, le lapin, le cheval, «il y aura lieu d'appliquer la même méthode à la prévention et au traitement de la peste chez l'homme» (Deville, 2012, p. 124). Puis, d'installer un laboratoire «capable de préparer le sérum en grande quantité» (Deville, 2012, p. 125). Ce vaccin découvert en 1894 n'existe pas encore au temps de la narration de Marcel Pagnol, d'où uniquement la mention du vinaigre des Quatre Voleurs. Nous constaterons avec Camus qu'une nouvelle forme de l'épidémie est possible - aujourd'hui nous parlerions de variants - : «la peste devenait pulmonaire» (Camus, 1947, p. 147). C'est ainsi que le vieux Castel :

[...] mit toute sa confiance et son énergie à fabriquer des sérums sur place (..) un sérum fabriqué avec les cultures du microbe même qui infestait la ville aurait une efficacité plus directe que les sérums venus de l'extérieur, puisque le microbe différait légèrement du bacille de la peste tel qu'il était classiquement défini. (Camus, 1947, pp. 158-159)

D'autant plus que «la contagion risquait d'être plus grande, avec cette nouvelle forme de l'épidémie» (Camus, 1947, p. 273). Impossible pour le lecteur d'aujourd'hui de ne pas faire le parallèle avec la situation pandémique actuelle. Il retrouve dans les oeuvres analysées de précieuses informations concernant le présent. Avec le

phénomène de transfert se rejoue la pandémie actuelle. Le lecteur y trouve des liens, des impressions, des lignes de sens conduisant à la connaissance. Aujourd'hui, les nouvelles formes de l'épidémie sont les variants, britannique, brésilien, indien... L'intérêt de l'approche de ces récits sur le thème de la peste est de mettre l'accent sur des processus de partage de l'expérience ; mettons en valeur la question de la mémoire et du témoignage qui révèle le rôle que peut jouer l'écriture lorsque, comme aujourd'hui, les hommes doivent affronter une difficulté similaire. Sans compter que, reprenant les mots de Bernard Werber, «la mémoire écrite est la clef de l'immortalité des civilisations. Sans livres, toutes les vérités peuvent être remises en cause, tout ce qui a été accompli est progressivement oublié» (Werber, 2016, p. 307). La littérature qui est dans son essence échange et transmission, joue manifestement un rôle crucial de médiateur entre le présent et le passé, leur apportant un éclairage fondamental : «la raison d'être de ces écrits est de tenir le «monde de la vie» sous un éclairage perpétuel et de nous protéger contre l'oubli de l'être» (Kundera, 1986, p. 29).

Face à la maladie, une autre solution est possible : celle de fuir ! L'objectif étant se soustraire à la maladie, considérée à la fois pénible et dangereuse. Trois exemples se glissent dans nos extraits. Voici le premier :

Un vent de panique a saisi tous les humains de la ville quand a résonné l'alerte à la peste (..) certains ont voulu tenter de fuir en prenant leur voiture pour rejoindre l'autoroute de l'Ouest, l'A13. Les premiers véhicules ont pu franchir la sortie sans difficulté, mais d'énormes embouteillages ont bientôt obstrué les voies. La course vers la vie s'est avérée une course vers la mort. (Werber, 2016, pp. 259-269)

Il s'agit d'une vision apocalyptique ; la plupart n'a pas réussi à s'échapper ; «nous distinguons au sol les automobilistes malchanceux gisant sur leur volant, ainsi que les rats qui grouillent autour d'eux» (Werber, 2016, p. 260). Malheureusement la débâcle généralisée n'a pas du tout eu le résultat escompté. Fuir demande de l'organisation. Venons-en à notre deuxième exemple. Après avoir vécu en autarcie, la petite communauté de Maître Pancrace est prévenue par un clerc : «Ici, vous êtes peut-être en sécurité, mais vous n'y serez pas longtemps» (Pagnol, 1988, p. 199). En effet, les édiles ont décidé de brûler les maisons des pestiférés et même des quartiers entiers : «l'odeur de l'incendie prouvait l'urgence de la fuite» (Pagnol, 1988, p. 203). C'est ainsi que s'organise la fuite en produisant de faux laissez-passer en bonne forme, en fabriquant de faux pestiférés, en se déguisant en pénitents avec blouse, cagoule et gants... le cortège se met en route vers son destin ; toute la communauté trouvera refuge dans les collines, un abri dans quelque grotte, au flanc d'un ravin. D'où le nom encore aujourd'hui des «baumes des pestiférés d'Allauch». Puis nous avons un troisième exemple chez Camus, celui du journaliste Rambert qui se trouvait à Oran lors de la fermeture des portes de la ville. Impossible de s'enfuir, des soldats gardent les portes

de la ville ! Mais l'obstination est trop forte, il prépare son évasion. Or, après des mois d'attente, alors que finalement tout est prêt, il renonce à partir. En fait, s'il partait, il aurait honte. Il veut agir auprès du docteur Rieux, se sentir utile malgré la menace de la peste et de la mort. Fuir serait une atteinte à l'honneur, à la dignité.

III. C. Ses conséquences économiques et sociales

Le traitement narratif de la peste a pour but de la constituer en objet remarquable, en centre d'intérêt privilégié. Le lecteur en perçoit le(s) danger(s) en évoluant avec elle au fil de la narration. Tout en en donnant une description minutieuse, en permettant de comprendre toutes les mesures par lesquelles il faut la combattre ou fuir, les narratives démontrent une désorganisation sociale, à tel point que c'est la fin de l'ordre établi tel qu'on le connaissait jusqu'alors. Cette rupture est une constante dans chaque extrait étudié : la peste amène la peur de la mort, les gens changent leurs habitudes de vie...C'est un véritable chaos qui engendre d'autres conséquences, économiques et sociales. Impossible de ne pas établir, encore une fois, un parallèle avec l'actuelle pandémie. Le lecteur y reconnaîtra d'emblée certaines marques avec ce qu'il vit en ce moment : «Quand la peste a commencé ses ravages, les rues de Paris ont été désertées par les hommes» (Werber, 2016, p. 225) ; «des rues presque vides, un grand nombre de boutiques fermées» (Pagnol, 1988, p. 170) ; «le commerce, lui aussi, était mort de la peste» (Camus, 1947, p. 95). Il y a des problèmes de ravitaillement ; la petite communauté de Maître Pancrace prévoit la situation et part à la recherche d'aliments avant de se cloîtrer et de vivre comme des assiégés. Le ravitaillement est limité à des produits indispensables ; des produits viennent à manquer comme les pastilles de menthe qui «avaient disparu des pharmacies parce que beaucoup de gens en suçaient pour se prémunir contre une contagion éventuelle» (Camus, 1947, p. 136). Dans *Demain les chats*, c'est même la famine. Nous y voyons la description d'un Noël, «la fête de l'enfer», avec ses «boutiques vides et privées de lumières, les chocolats factices ou les boîtes vides dans les vitrines» (Camus, 1947, p. 299) car, il faut le dire, la peste «désorganisa toute la vie économique et suscita ainsi un nombre considérable de chômeurs» (Camus, 1947, pp. 205-206). C'est l'image de la misère qui en découle. La peste a d'autre part profondément transformé les modes de sociabilité des habitants ; un exemple : dans les tramways, «tous les occupants, dans la mesure du possible, se tournent le dos pour éviter une contagion mutuelle» (Camus, 1947, p. 142). L'isolement, la quarantaine... toutes ces mesures rigoureuses laissent des traces dans le comportement humain. La littérature nous offre une grille de lecture pour appréhender une situation qui nous dépasse. Tout cela nous convie à une méditation plus profonde, philosophique peut-être, symbolique certainement, face à l'impuissance humaine devant un phénomène qui est fatal. Albert Camus, Marcel Pagnol, Patrick Deville et Bernard Werber, en consacrant leurs ouvrages à la peste, nous engagent à réfléchir plus amplement sur la condition humaine et à explorer diverses dimensions symboliques de la peste.

IV. La peste : une dimension historique, religieuse et métaphysique

IV. A. La peste, sa dimension historique

Nous savons tous que de grands fléaux comme la peste, le choléra, la grippe espagnole ont été dans le passé très dévastateurs. Ces fléaux ne sont plus réservés aux historiens, ils sont aussi devenus l'objet des romanciers, une source d'inspiration indiscutable. La littérature peut être ainsi envisagée comme un champ d'étude fécond pour l'approche historique de la peste. De nombreux passages font foi de ce témoignage du passé. *Les Pestiférés* aborde le thème de la peste qui ravage Marseille en 1720 et entraîne des millions de morts. C'est à travers «ses livres de médecine et d'histoire» que Maître Pancrace étudie la peste. Les traces écrites de la maladie dans le passé sont essentielles pour faire face au présent ; c'est ainsi qu'il mentionne et utilisera «le vinaigre des Quatre Voleurs (..) qui a fait merveille pendant la peste de Toulon, il y a tout juste soixante-dix ans» (Pagnol, 1988, p. 169). Tout au long du récit de Bernard Werber, le chat siamois Pythagore se fait l'historien de la peste ; de nombreuses leçons d'histoire vont ainsi rythmer la lecture, rappelant à chaque fois le nombre effroyable de morts : la grande peste noire entre 1346 et 1352, une seconde épidémie de peste en 1540, la troisième grande épidémie en 1666 qui toucha Londres... et puis, en 1900, «un humain scientifique du nom d'Alexandre Yersin a enfin trouvé la cause de l'épidémie : la transmission par les rats et par les puces. Cela lui a permis de mettre au point un remède efficace» (Werber, 2016, p. 200), à savoir le «fameux» et tant attendu vaccin. Connaître l'Histoire au travers de la littérature va permettre au lecteur de s'attacher aux conditions socio-historiques de la maladie pour mieux comprendre les destinées humaines. Le récit est le présent d'un passé et «le présent du passé, c'est la mémoire» (Saint-Augustin, 1964, p. 269). La mémoire écrite est donc importante, c'est la «solution pour résister au passage du temps» (Werber, 2016, p. 342). Il n'y a qu'une solution : c'est le livre, «l'objet de mémoire par excellence. Le seul qui résiste au temps» (Werber, 2016, p. 337). Ce fut certainement pour cette raison que Patrick Deville a choisi Alexandre Yersin (1863-1943) comme personnage de son roman. Il a voulu écrire l'histoire d'un homme qui a silencieusement transformé le monde par sa découverte du vaccin contre la peste : «Ne pas avoir découvert le bacille de la peste le condamnerait à mourir explorateur inconnu parmi les milliers d'explorateurs inconnus» (Deville, 2012, p. 105). Son oeuvre est une biographie très documentée et cependant présentée comme un roman très riche en informations historiques s'appuyant sur des documents authentiques. Patrick Deville précise sa pensée : «Si chacun d'entre nous écrivait ne serait-ce que dix Vies au cours de la sienne aucune ne serait oubliée. Aucune ne serait effacée. Chacune atteindrait à la postérité et ce serait justice» (Deville, 2012, p. 103). L'oeuvre biographique de P. Deville permet au lecteur de comprendre ce qu'était la peste à une époque donnée, à l'époque d'Alexandre Yersin lui-même. La littérature devient alors témoin de l'Histoire. Nous retrouvons des

allusions historiques dans l'oeuvre de Camus : la peste de Constantinople, Athènes, les villes chinoises, Marseille, Jaffa, Milan, Londres...toutes ces allusions permettent de se souvenir et de tenter d'apprendre ce qu'on pouvait en apprendre :

D'autres établissaient des comparaisons avec les grandes pestes de l'Histoire, en dégageaient des similitudes (que les prophéties appelaient constantes) et, au moyen de calculs non moins bizarres, prétendaient en tirer des enseignements relatifs à l'épreuve présente. (Camus, 1947, p. 256)

De par sa fonction mémorielle et discursive, la littérature se fait exploration du réel. Citons Umberto Eco pour qui «lire un récit signifie jouer à un jeu par lequel on apprend à donner du sens à l'immensité des choses qui se sont produites, se produisent et se produiront dans le monde réel» (Eco, 1996, p. 117). En écrivant leur histoire, chacun des auteurs a essayé de saisir la réalité dans sa multiplicité sans en oublier la perspective de l'épidémie au cours de l'Histoire en soi ; les fléaux ont toujours existé, existent aujourd'hui et continueront à exister ; il est important d'en connaître les caractéristiques et leur évolution dans le temps ; c'est pour cette raison que ces événements ne sont pas sans écho dans la littérature.

IV. B. La peste, sa dimension religieuse

Les ravages de la peste nous amènent forcément à analyser les différentes interprétations religieuses qui lui sont liées. En temps de fléau, dans ce contexte tragique, le besoin de religion se fait sentir. Première interrogation werbérienne: «C'est quoi un «Dieu» ?»

Il s'agit d'un personnage imaginaire. Il est représenté le plus souvent sous la forme d'un géant qui vit dans le ciel. Il a une robe blanche et une barbe. C'est lui qui édicte ce qui est bien et ce qui est mal. C'est lui qui juge. C'est lui qui décide de tout ce qui va arriver aux humains (..) Tout ce qui arrive est «Sa» volonté. (Werber, 2016, p. 74)

Nous pourrions donc nous demander si la peste, c'est «Sa» volonté ? Le drapier, maître Combarroux, dans *Les Pestiférés*, le confirme par ses propres mots : «C'est donc que Dieu l'a voulu» (Pagnol, 1988, p. 166) ; plus tôt dans le récit, le clerc s'était également manifesté en ces termes : «En cas d'épidémie (..) il est tout à fait certain que la volonté de Dieu sera faite, comme toujours, et que tous vos soins n'y changeront rien» (Pagnol, 1988, p. 163). L'opinion du drapier est inébranlable ; pour lui, «les bons chrétiens n'ont rien à craindre du fléau» (Pagnol, 1988, p. 179) car «c'est Dieu qui décide seul et [les] efforts pour échapper à sa volonté sont non seulement ridicules, mais impies. S'il lui plaît de nous envoyer la peste ou la mort, il est fou de prétendre lui résister» (Pagnol, 1988, p. 179). Mais en se soumettant humblement à la volonté

de Dieu, sans rien changer à ses habitudes, lui et sa famille trouveront la mort. Mais de quelle «Volonté» parle-t-on ? «L'ampleur du fléau est métaphysique, elle dit le courroux divin, le Châtiment» (Camus, 1947, p. 21). La peste est donc le symbole du mal présent à l'intérieur de l'Homme. Le drapier de Marcel Pagnol l'avait lui-même reconnu : la ville est en danger «à cause de ses fautes et de ses crimes, qui sont innombrables, et qui durent depuis trop longtemps. Dieu a eu patience jusqu'ici mais il me semble que sa colère commence et qu'elle ne s'arrêtera pas de sitôt» (Pagnol, 1988, p. 167). Cette hypothèse du fléau comme châtement divin est claire dans tous les extraits. Le châtement divin est une punition surnaturelle en réponse aux âmes pécheresses. Ainsi le père Paneloux, dans son prêche, sera implacable : «Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité» (Camus, 1947, p. 114). L'idée du péché revient souvent dans les propos : «Il y a du péché dans le monde [disait la vieille espagnole]. Alors, forcément !» (Camus, 1947, p. 237). Pas besoin de préciser ses pensées, cet adverbe est révélateur. Même si beaucoup voient dans l'épidémie une manifestation du courroux divin, il n'empêche que la religion est également vue comme un espoir : «Les seuls remèdes vraiment efficaces étaient la Prière de saint Roch et la bénédiction de Saint-François» (Pagnol, 1988, p. 173). Se réfugier dans la prière est une façon de faire face à la vague du mal. Les autorités ecclésiastiques «décidèrent de lutter contre la peste par leurs propres moyens, en organisant une semaine de prières collectives» (Camus, 1947, p. 111). Les textes évoquent Saint-Roch, le saint le plus invoqué depuis le Moyen-Âge contre les épidémies. Les temps de crise voient naître les réflexions des croyants sur leur manière de vivre leur foi, la littérature en est le messager. D'autres, comme le docteur Rieux, ne croient pas en Dieu même s'ils démontrent tant de dévouement. Le docteur, lui, gère l'épidémie scientifiquement : «S'il croyait en un Dieu tout puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin» (Camus, 1947, p. 151) ; cette attitude relance l'opposition séculaire religion/science.

IV. C. La peste, sa dimension métaphysique

Les fléaux se font le reflet des angoisses existentielles ; l'être humain n'est pas immortel, la mort l'emportera ; d'ailleurs elle est là, omniprésente, elle guette...la peste agit à la manière d'un révélateur de la nature humaine. La métaphysique se définit comme «l'effort vigilant de la pensée humaine de comprendre l'ensemble de la réalité et ses raisons» (Grondin, 2013, p. 21). Pour Jean Grondin, l'homme «veut comprendre quelque chose au sens des choses et de sa propre existence» (Grondin, 2013, p. 8). L'art du récit de la peste contribue à cette connaissance et à cette expérience de l'humain dont il est porteur. La littérature sert en ce sens d'éclairage. En plus des champs lexicaux de la maladie, de la mort, nous retrouvons dans nos extraits tout un lexique des sentiments et des émotions que la peste provoque. Les émotions sont stimulées par les événements qui, à leur tour, sont influencés par les réponses émotives des individus. Celui de la peur est certainement le plus présent. Les épreuves nous invitent à réfléchir à nos limites :

«l'ennui et la peur commencèrent bientôt à dérégler les moeurs de ces bonnes gens» (Pagnol, 1988, p. 194) ; «les vieux (..) furent les premiers à déraisonner» (Pagnol, 1988, p. 194). L'épreuve provoque un assombrissement de l'humeur, amène le désespoir ; la santé mentale s'en ressent ; «la surprise des premiers temps se transforme peu à peu en panique (..) c'est à partir de ce moment que la peur, et la réflexion avec elle, commencèrent» (Camus, 1947, p. 33). «C'est normal, ils ont peur» (Werber, 2016, p. 192). Au début, on ne veut pas y croire ; cette sensation d'irréalité est néanmoins vite remplacée par la dure réalité de l'exil et de la solitude qui en découle. Lorsque l'opinion prend conscience de la vérité, la peste est alors affaire de tous : «Nous allons tous devenir fous, c'est sûr» (Camus, 1947, p. 99). Nous assistons à des scènes de folie, à des comportements «anormaux» (actions répréhensibles comme l'adultère, l'alcoolisme, les bagarres et les violences), à des sentiments de culpabilité et de remords ; le mécontentement ne cessant de grandir, les autorités viennent même à craindre le pire, la révolte de la population. C'est ainsi que nous pouvons dire que «la peste a sa bienfaisance, qu'elle ouvre les yeux, qu'elle force à penser ! » (Camus, 1947, p. 150) : «il n'y avait plus de destins individuels, mais une histoire collective qui était la peste et des sentiments partagés par tous. Le plus grand était la séparation et l'exil, avec ce que cela comportait de peur et de révolte» (Camus, 1947, p. 195). «La peste avait enlevé à tous le pouvoir de l'amour et même de l'amitié» (Camus, 1947, p. 212). Le malheur, la souffrance, la résignation, la longanimité, l'indifférence, la méfiance, l'injustice, la révolte, le scepticisme profond...affectent individus et collectivités en prise avec la maladie et la mort provoquant des changements d'attitudes et révélant manifestement la condition humaine. En lisant Camus, Pagnol, Deville ou même Werber, le lecteur découvre l'image en miroir des expériences et des sentiments face à la maladie et à la contagion. Cette contribution littéraire est importante pour comprendre ; elle «tente sans aucun doute de dépeindre toutes les variétés de l'expérience humaine, et pas seulement celles qui conviennent à un point de vue littéraire particulier» (Watt, 1982, p. 14). Il est sûr que «la peste laisserait des traces, au moins dans les cœurs» (Camus, 1947, p. 322). Si les récits que nous avons choisis visent la compréhension des destinées humaines face à une épidémie, ils saisissent également ce qui s'éprouve de la condition humaine dans sa complexité. «Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste et de la vie [nous dira Camus] c'était la connaissance et la mémoire» (Camus, 1947, p. 335).

Conclusion

Les maladies épidémiques occuperont toujours dans le réel comme dans l'imaginaire une place considérable. La peste demeure tout particulièrement une source d'inspiration littéraire, notamment parce qu'elle fait peur et que le discours littéraire essaie de transmettre un message non seulement au chercheur mais à tout lecteur. Les grandes oeuvres épidémiques ont beaucoup à nous apprendre : la description minutieuse et concrète de la maladie, les mesures prises face à l'épidémie, ses

conséquences sociales et économiques dramatiques mais pas seulement. Derrière ces visions on ne peut plus réalistes - une espèce d'arsenal documentaire à la mode zolienne -, le lecteur y découvre des dimensions symboliques plus larges qui poussent à la réflexion et visent à la connaissance, historique, religieuse et métaphysique. Par le discours des écrivains et par leurs oeuvres, il faut «affirmer l'importance de la littérature en tant que source de connaissance pour l'humanité grâce à sa capacité à véhiculer des idées faisant écho à notre réalité» (Sallenave, 1997, pp. 18-19). En effet la littérature consacrée aux épidémies passées permet de donner un sens à celle que nous traversons aujourd'hui ; les similitudes sont remarquables ; comme la peste, le coronavirus marquera l'Histoire ; il met en relief les angoisses de l'Homme face à la maladie, à la mort, aux mesures prises par les autorités pour le combattre ; cette peur affecte individus et collectivités et sous-tend des réactions diverses, comme nous l'avons vu. Face à la menace, nos comportements aujourd'hui ne sont pas si différents de ceux de nos ancêtres. Le fléau nous dévoile d'autre part le rôle de la religion en cas de crise. Le parallèle avec le monde actuel est tellement proche qu'il résonne dans la tête du lecteur tel un écho trop réel. Notre présent se gorge de passé, les oeuvres étudiées ici, tout en servant de témoignage, tendent à redynamiser la mémoire. Elles nous apprennent «à regarder et à voir» (Bouveresse, 2008, p. 54). Valorisant sa fonction cognitive, la littérature participe bel et bien, par des moyens qui lui sont propres, à l'entreprise générale de la connaissance.

Bibliographie

- Benjamin, W. (1936). *Le conteur*. Gallimard.
- Bouveresse, J. (2008). *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*. Agone.
- Camus, A. (1947). *La peste*. Gallimard.
- Deville, P. (2012). *Peste et choléra*. Seuil.
- Eco, U. (1996). *Six promenades dans les bois du roman et ailleurs*. Grasset.
- Grondin, J. (2013). *Du sens des choses: l'idée de la métaphysique*. PUF.
- Jouve, V. (1998). *L'effet-personnage dans le roman (2ème)*. PUF.
- Kundera, M. (1986). *L'art du roman*. Gallimard.
- Maingueneau, D. (2009). *Les termes clés de l'analyse du discours*. Seuil.
- Pagnol, M. (1988). *Les pestiférés*. Editions de Fallois.
- Saint-Augustin. (1964). *Livre XI. In Confessions*. Garnier-Flammarion.
- Sallenave, D. (1997). *A quoi sert la littérature?*. Textuel.
- Watt, I. (1982). *Réalisme et forme romanesque. Littérature et réalité*. Seuil.
- Werber, B. (2016). *Demain les chats*. Albin Michet et Bernard Werber.
- Zola, E. (1968). *Le Roman expérimental. Oeuvres complètes*. Henry Mitterrand (ed.). Vol. X. Paris: Cercle du livre précieux.

Pestes e Epidemias: Estudos Interdisciplinares em Humanidades reúne dezasseis estudos que, sobre distintas épocas, analisam a capacidade de reagir, resistir e superar as diversas enfermidades que acompanham o desenvolvimento das sociedades humanas. Além do contributo para o conhecimento da influência de pestes e epidemias na cultura e na sociedade, os estudos coligidos neste Volume permitem uma reflexão interdisciplinar do entendimento humano acerca das causas e consequências desses surtos. Nos vários domínios das Humanidades, das narrativas às criações mais artísticas, há, de facto, um imenso legado cultural que importa continuar a estudar.

